

Le faire-part

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 30

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215725>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nos deux compagnons, ébranlés, se décident à retourner vers la baraque et y pénétrèrent en payant 60 centimes. Comme ils en sortaient, ils aperçoivent le monsieur qui les avait interpellés au café. Ils lui crient :

— Eh ! bien oui, qu'elle était vivante, la baleine ! Ouai ! Mais elle a crevé par ces grandes chaleurs !

Impossible. — Un Anglais et une jeune demoiselle de la Suisse française causent des difficultés qu'on rencontre dans l'étude de certaines langues.

— Je trouve l'anglais fort difficile à apprendre, dit la jeune fille, surtout en ce qui concerne la prononciation. Ainsi vous écrivez Shakespeare et vous prononcez Chexpire !...

— Aoh ! fait l'Anglais, le français il été encore pliiu difficile : Vous écrivez élastique et vous prononcez caouthoue !

LE FAIRE-PART

LE faire-part pour naissances, mariages, décès, etc., a cet avantage de nous initier un peu à la vie des personnes de notre connaissance, à nous faire participer, pour ainsi dire, à leur joie ou à leur douleur. Il peut en conséquence nous éviter bien des attitudes embarrassantes en nous empêchant de demander à un veuf : « Et comment va madame ? »

Mais il ne faut pas que le faire-part tombe dans l'exagération, pour nous informer de détails secondaires, comme celui-ci, par exemple, cité par le *Voleur* :

Monsieur et Madame *** ont l'honneur de vous faire part du succès de leur petit-fils, reçu le 12 juillet bachelier es-sciences devant la faculté de Caen.

« Les Américains, gens pratiques, disait ce journal, ont étendu l'usage du faire-part à d'autres circonstances de la vie. Le divorce, par exemple, est une de ces circonstances accidentelles, qui leur ont paru nécessiter l'envoi de lettres de faire-part aux amis. En conséquence l'usage des circulaires annonçant le divorce est tout à fait répandu aux Etats-Unis.

» Cependant, la formule américaine, dans cette circonstance, est aussi sèche que possible :

Monsieur X... et Madame X...
Divorcés.

» Sans le moindre commentaire ni la moindre agrémentation. On espère, au moins, que si l'usage de la lettre de faire-part de divorce s'introduit parmi nous, on aura le bon esprit d'en faire une œuvre d'art, de l'orner par exemple de dessins allégoriques représentant des amours délivrés, qui sortent joyeux du Palais de Justice.

» Le dessin allégorique, même une simple chaîne brisée, ou un pot-au-feu renversé, dans notre siècle positif, nous paraît singulièrement usé, démodé, rococo ? Combien serait plus goûté, en pareille matière, le dessin documentaire, la reproduction par l'image du fait lui-même qui aurait donné lieu et fourni motif au divorce.

» Pour un divorce basé sur des sévices, par exemple, la lettre de faire-part porterait une illustration représentant le mari en train d'administrer à son épouse une formidable trepignée ou *vice-versa*.

Le Comptoir suisse de Lausanne. — Pour permettre aux acheteurs de se renseigner exactement sur les sources de production en Suisse, la Direction du Comptoir vient de confier au Bureau industriel suisse à Lausanne (Grotte 1), Office de renseignements industriels, subventionné par la Confédération, l'organisation d'un service d'informations sur l'industrie suisse qui fonctionnera pendant toute la durée du Comptoir.

Ce bureau donnera gratuitement des renseignements sur toutes les branches de la production suisse, y compris celles qui ne sont pas représentées au Comptoir. Les autres services du Bureau industriel suisse (renseignements sur les marchés étrangers, représentations, etc.) seront également à la disposition des acheteurs.

Au clair. — Dans un café, deux consommateurs avaient une conversation assez vive.

— Enfin, fait l'un, je ne vois dire ça : Si vous croyez avoir affaire à un imbécile, vous aurez affaire à moi.



* FUMÉE *

XVII

Quoique le conseil me vint d'un maniaque amateur de chats, il pouvait n'être pas si mauvais. La position de maître de langues dans notre collège n'était pas brillante, mais enfin c'était une position. Si je me présentais pour la remplir ? Si après avoir fait mes examens, je recevais ma nomination ? Si je demandais la main de Marguerite ? Si j'étais agrégé ? Si je louais une petite maison hors de ville ? Si j'y réservais une chambrette pour le père Legrand ? Si Mme Dumarel consentait à venir habiter avec nous ? Si je voyais la réalisation de tout ce que m'avait montré la fumée de mon cigare ?

Je consultai ma tante, ne lui parlant que de moi, bien entendu. Le visage de la bonne dame s'épanouit subitement : mon idée la comblait de joie.

Elle ne fit qu'un saut jusqu'au magasin pour apprendre la nouvelle à son petit mari.

— « Asine ! » s'écria l'oncle, n'y comprenant rien tout d'abord. Mais on vit bientôt qu'il était très content : « Asinus eras, asinus es, asinus eris », dit-il tout d'une tirée, puis avec un gros soupir de soulagement : « asinus asinorum ! »

Je sus alors que cet excellent petit homme depuis longtemps déjà, et plus peut-être que son épouse, avait eu beaucoup d'inquiétude à mon sujet. Il n'en avait rien laissé percer pour ne pas me faire de la peine.

Et pourtant, ajouta-t-il, voici un mois que je ne pouvais dormir comme il faut. J'étais toujours à me demander : mais que va devenir ce pauvre Gustave ? il ne veut pas du saint ministère, le commerce ne lui sourit que médiocrement, ma fortune ne lui suffira pas ; comment tout cela va-t-il finir ? Enfin nous voilà au net, je t'en remercie.

Et David parcourait la chambre à grands pas en se frottant les mains :

— Belle chose que l'instruction ! Noble tâche que celle de la répandre !

XVIII

Du matin au soir, je travaillais sans relâche ; je n'avais que deux mois devant moi ; or il s'agissait de ne pas frustrer les espérances de mes bons parents. D'ailleurs j'avais constamment Marguerite devant les yeux. Son image, loin de me détourner de mes études, me les faisait souvent prolonger bien avant dans la nuit.

Le soir, lorsque je m'accordais une petite promenade, la tête remplie de racines grecques et de textes latins controversés, les yeux éblouis et parfois en proie à un découragement complet, je n'avais qu'à entrevoir la jeune fille longeant les maisons lorsqu'elle allait chercher l'eau à la fontaine, pour me sentir immédiatement rempli de forces nouvelles. Aussi qu'elle était gracieuse, gentiment retroussée, sa cruche verte en main, sa jolie tête un peu penchée et le bras gauche étendu pour faire équilibre !

Ce qui m'inquiétait, c'est que chacun semblait la remarquer. A la fontaine, on lui faisait place et le valet de la « Couronne », retirant sa brante pour la laisser passer avant lui, avait l'air d'un ours apprivoisé. Lisette du préfet quittait un moment son air revêche et, tout en lavant sa salade, ne manquait pas d'adresser un petit compliment à Mlle Marguerite. Suzon, toujours si affairée, oubliait que sa seille était pleine et tendait à la jolie arrivante sa grosse main cornée, qu'elle avait eu soin d'essuyer à son tablier :

— Jamais les bras croisés, comme je vois ! Et madame ? J'espère qu'elle ne s'est pas ressentie de son coup de froid ?

Cela dit, la vaillante femme retournait à son affaire sans attendre la réponse. Elle bousculait Jeanette, renversait presque les choux de Françoise de la Maison Jaune. C'est qu'elle était pressée : ses cinq petits enfants attendaient le souper.

Toutes ces légères prévenances me donnaient de l'humeur. Moi seul j'aurais voulu apprécier Mlle Marguerite, lui rendre la vie heureuse, la trouver charmante, le lui dire, la chérir. J'en étais réduit à un insipide coup de chapeau, dont je lui faisais hommage en tremblant. Après quoi, j'en étais réduit au « De officiis » de Cicéron, que j'étais en train de lire, ouvrage bien intéressant, il faut l'avouer !

Le moment terrible approchait. J'avais pour con-

current le neveu du juge de paix, qui étudiait la théologie à l'Académie de Genève. Personne ne pouvait comprendre pourquoi il quittait ainsi subitement ses études : encore quelques mois de patience et il aurait été suffragant ; bientôt il serait entré dans sa cure.

M. Plombin était furieux de la résolution du fils de sa sœur. Il avait même refusé de le recevoir dans sa maison pendant les deux ou trois jours que durerait l'examen. A la fontaine, on prétendait que pour peu que le jeune homme continuât à agir ainsi à sa tête, il était bien sûr de ne jamais voir un seul écu de son oncle. On lui en fit la remarque, on l'engagea à retourner à Genève. Il écouta les officieux donneurs de conseils et néanmoins resta à la « Couronne », où il était logé, attendant le jour fixé pour le concours.

J'allai lui faire une visite de cérémonie. C'était un petit jeune homme de lys et de rose, ayant quelque chose de nerveux dans tout son être. Il était triste et paraissait constamment préoccupé. Il répondait tout de travers à ce qu'on lui demandait, lorsque toutefois il n'oubliait pas complètement de répondre. Je sortis de sa chambre fort intrigué à son sujet et attiré vers lui par je ne sais quelle force secrète. Nous nous serrâmes la main avec beaucoup de cordialité.

L'examen eut lieu. Le petit neveu rose et blanc avait encore son ton incertain et son air agité. Parfois pourtant il semblait faire effort sur lui-même pour fixer son attention ; alors il parlait fort bien, répondait à merveille ; mais bientôt il retombait dans sa rêverie, et Eliézer-Jonathan-Melchisédech-Benjamin Ricard, l'un de nos experts, ne pouvait rien tirer de lui.

Lorsque mon tour vint d'être examiné, je passai, pour me rendre sur le siège assigné aux concurrents, devant M. Plombin.

— Et le chat tricolore ? me souffla-t-il à l'oreille.

— Je n'ai pas eu le temps d'écrire, lui dis-je à la hâte, ce sera pour plus tard.

Du reste, rien de remarquable dans mon examen. Tout ce que je puis dire c'est que lorsqu'il fut achevé, j'étais débarrassé d'un poids immense.

Quelques jours après, j'étais dans ma chambre. J'entendis un bruit inaccoutumé dans la maison : plusieurs personnes montaient l'escalier. Ma porte s'ouvrit vivement. C'était ma tante, Mlle Sophie, notre domestique qui toutes les trois parlaient ensemble. Mon oncle les précédait. Il me sauta au cou. Malheureusement, je ne prévis pas son intention, je ne songai pas à me baisser, et il n'atteignit que mon menton barbu.

— Devine, me dit-il.

— Vous avez reçu une lettre de votre frère d'Amérique ?

— Mieux que ça.

— Vous avez vendu les trente « Parfait cuisinier » ?

— Beaucoup mieux que ça, te dis-je.

— Alors il s'agit d'une spéculation monstre qui a réussi ?

— Encore mieux.

Enfin le petit David me tendit un gros pli :

— La voici, la voici, nous la tenons ; tiens, regarde !

En effet, c'était ma nomination, dûment signée, paraphée, apostillée par qui de droit. J'étais maître de latin, de grec, de français dans le collège de notre ville. Trente leçons par semaine et douze cents francs d'appointements.

Décidément, la vie était belle.

(Suite et fin au prochain numéro.)

Benjamin DUMUR.

Royal Biograph. — Au programme, un grand film artistique russe, « La Fresque inachevée », qui nous initie aux mœurs des artistes peintres. Avec « Au milieu des rongeurs », nous retrouvons la pauvre Rosalinde, l'héroïne de « l'Avion Fantôme » ; puis, « Pincés par la T. S. F. » nous fait assister à la poursuite de nos deux héros par l'intraitable oncle Gilbert. Le spectacle débute par un comique désopilant, « Charlot dans les nuages » avec le véritable Charlie Chaplin.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ

G. 162 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT.
J. MONNET, édit. resp.